L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 MAI 1889. 62ème Année

Dufour & Dennot.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 20 MAI 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault—A l'encoignure des rues Dumaine et White—25 vaches laitières et trois taureaux.

Par le Shérif—A la Bourse des Encanteurs—Un certain jugement et droits dans un procès.

A propos du discours d'un royaliste, en France.

Si M. Ferdinand Duval, dans le discours qu'il vient de prononcer à la salle Wagram, s'était borné à affirmer ses convictions monarchiques et son absolue confiance en l'avènement prochain de M. le comte de Paris au trône de France, nous ne nous hasarderions peut-être pas —dit le *Journal des Débats*—à discuter cet acte de foi. Nous nous permettrions seulement de faire remarquer que les voies par lesquelles la monarchie s'achemine si rapidement vers nous sont un peu mystérieuses, et que, à voir ce qui se passe, nous n'aurions pas cru le terme de son voyage, si assuré et si prochain.

Mais M. Ferdinand Duval ne s'en est pas tenu à cette profession de foi et à ces pronostics; il s'est livré à un examen critique, de la situation actuelle et des institutions sous lesquelles il a le malheur de vivre. La situation lui paraît intolérable, et il condamne les institutions sans rémission, sans délai et sans appel. C'est, en somme, une déclaration d'opposition irréconciliable et de guerre mortelle qu'il semble adresser à la république.

Pour justifier une conclusion si absolue et une condamnation si impitoyable, M. Duval a dressé contre la république un véritable réquisitoire. Nous ne savons s'il a toujours été très bien inspiré dans le choix de ses griefs. Est-ce bien sérieusement, par exemple, qu'il accuse le gouvernement républicain d'avoir troublé, par les mesures qu'il a prises à l'égard du général Boulanger, la paix et la tranquillité si désirables au moment où l'Exposition universelle allait s'ouvrir, et d'avoir ainsi porté un coup fatal au commerce et à l'industrie? La Constitution du Sénat en haute Cour de justice est-elle vraiment un de ces attentats qui compromettent toutes les libertés et font gémir les principes de 89? Appartient-il, en tout cas, à des monarchistes qui doivent avoir gardé le souvenir de tant de procès politiques jugés par la Chambre des Pairs, de récriminer si fort contre les "juridictions d'exception"? Ne faut-il pas que M. Ferdinand Duval soit un peu à court d'arguments pour en être réduit à mettre au nombre des fléaux et des calamités publiques dont le gouvernement républicain est responsable les procès en diffamation qui troublent les jours de M. Numa Gilly? Est-ce vraiment parce que la république a fait du mariage "une aventure sans grandeur morale et sans durée," qu'il est devenu impossible de s'accommoder de cette forme de gouvernement? Sous le gouvernement de Juillet, il y avait bien des gens, infiniment moins révolutionnaires que M. Naquet, qui réclamaient le rétablissement du divorce. La Chambre des Députés vota même, si nous ne nous trompons, plusieurs projets de loi qui leur donnèrent satisfaction, et l'on ne soupçonnait pas que ce retour au Code civil fût de nature à ébranler la Charte.

Ce sont là, on en conviendra, des raisons un peu faibles pour justifier l'opposition irréconciliable dont M. Ferdinand Duval et ses amis font profession. Elles ne sont peut-être pas suffisantes pour décider la majorité des Français à suivre le conseil de M. de Cassagnac, et à se lancer, tête baissée, dans "l'inconnu." En admettant, par hypothèse, que la monarchie soit infiniment préférable au régime actuel, nous ne faisons pas à M. Ferdinand Duval l'injure de croire qu'il préfère un régime quelconque à la Constitution de 1875. Son passé, son attitude même dans des circonstances récentes, nous garantissent que la joie d'être débarrassé de la république ne lui ferait pas accepter de bon cœur tout autre gouvernement qui la remplacerait. Il n'est évidemment pas de ceux qui renonceraient à toutes les idées, à tous les principes pour lesquels il a combattu avec honneur dans les rangs du parti libéral, pourvu que la forme républicaine disparût. Pour condamner irrévocablement les institutions actuelles, il faut donc qu'il ait une certitude bien entière qu'elles feront place à celles de son choix et qu'il n'ait pas le moindre doute que la succession de la république ne doive échoir nécessairement à la monarchie représentée par M. le comte de Paris.

Or, c'est là une opinion qui n'est pas partagée par la majorité de ceux qui travaillent avec tant d'acharnement au renversement de Constitution de 1875. Ceux qui mènent l'assaut sont même d'un avis diamétralement contraire. Ils ne se gênent pas pour le dire; et c'est autour d'eux, non autour de M. Duval et de ceux qui pensent comme lui que se groupent les gros bataillons. M. Ferdinand Duval n'ignore pas que la question, à l'heure présente, ne se pose pas exclusivement entre la monarchie et la république. Il a même pu se convaincre que dans la crise que traverse actuellement le gouvernement républicain, dans les luttes électorales engagées récemment, il est beaucoup moins question de la monarchie que de tout autre chose. M. Ferdinand Duval ne peut, sous peine de se tromper dans ses calculs, faire abstraction d'un troisième facteur qui est loin d'être une quantité négligeable, et qui tient une place assez importante dans la politique de son propre parti.

Lors donc que M. Ferdinand Duval déclare qu'il faut se hâter de renverser à tout prix la Constitution de 1875 et les institutions républicaines, parce que la monarchie, avec M. le comte de Paris pour monarque, est un bien meilleur gouvernement que le gouvernement républicain, il s'expose à ne pas convaincre ceux-là mêmes qui partageraient cette préférence, parce qu'il ne leur prouve pas, autrement que par la plus téméraire des assertions, que, la république parlementaire une fois détruite, la monarchie parlementaire est fondée.

Que M. Paul de Cassagnac et que tous ceux qui préfèrent, comme lui, à la république n'importe qui et n'importe quoi, fassent une guerre sans merci aux institutions actuelles, cela se conçoit. Ils assurent qu'ils peuvent tout oser, parce qu'ils ne risquent rien, n'ayant plus rien à perdre. Mais, si M. Ferdinand Duval et ses amis ne sont pas convertis à cette politique de désespérés, s'ils pensent qu'il y a pour la France d'autres périls plus graves, d'autres revers plus meurtriers que le maintien de la république parlementaire telle qu'elle a été établie en 1875 par les conservateurs, s'ils ne sont pas absolument sûrs, —et il nous semble qu'ils ont d'assez bonnes raisons d'en douter,—que leur monarchie succèdera paisiblement à la république, nous les trouvons bien imprudents de se déclarer les adversaires irréconciliables d'une Constitution qui peut les protéger comme nous contre des aventures et des humiliations qui doivent leur répugner autant qu'à nous.

Un vieux brocanteur fait de la morale à son fils.

—L'honnêteté, vois-tu, mon garçon, il n'y a que ça! Ainsi, la semaine dernière, il vient un client; mon associé était absent; je vends un bibelot de cent sous et quand le client est parti, je vois qu'il avait perdu un billet de cinq cents francs. Il y a des gens qui l'auraient gardé, n'est-ce pas? Eh bien! quand mon associé est rentré, je lui ai raconté la chose, et.... nous avons partagé!

FEUILLETON.

SANS MÈRE.

PAR

PAUL D'AIGREMONT.

PREMIÈRE PARTIE.

PENDANT L'ORAGE.

CHAPITRE IV

DEUX MÈRES

Le lendemain matin, après la messe, ainsi qu'elle l'avait promis, Adèle rentra chez elle, et vint prendre dans sa chambre le petit paquet qu'elle avait préparé pour Pauline Gages.

Il était un peu lourd, car il contenait six brassières, six chemises, des petits bonnets, des langes, des couvertures et une foule de petites choses très coquettes, toutes faites pour mettre un rayon de joie dans le cœur de la malheureuse ouvrière.

—Ces jours-ci, se dit Mme Chaniers, j'irai lui acheter le reste, une petite robe, une palisse, et tout ce qui lui manquera.

La demeure de Pauline était toute proche.

Eugène exerçant dans l'usine les fonctions de contremaître et dirigeant les travaux en l'absence de Pierre, celui-ci avait facilité la location d'un pavillon très modeste, mais bien situé au bout de l'usine, dans le jardin lui-même, sur lequel il avait une sortie; tandis que la façade donnait sur la rue de Pixérécourt, alors fort peu habitée.

Adèle trouva la porte entr'ouverte.

Une pièce unique, formant le bas de la maison, était déserte, mais l'ordre le plus parfait y régnait.

C'était une petite cuisine dans laquelle on ne voyait qu'une table de bois blanc, deux chaises de paille, et pendus aux murs quelques ustensiles de fer battu, vieux, usés, bosselés, mais luisants comme de l'argent.

—Qui est là? demanda d'en haut la voix de Pauline Gages.

—C'est moi, madame Chaniers, répondit aussitôt Adèle.

On entendit alors l'ouvrière se lever précipitamment, et faire quelques pas dans la pièce.

—Je monte, ma bonne Pauline, dit Adèle, ne vous dérangez pas.

Elle était déjà en effet à moitié escalier, quand la femme d'Eugène apparut en haut des marches, le visage plus blême et plus décomposé que la veille.

Mme Chaniers fut bientôt arrivée dans la pièce qui servait de chambre à coucher aux ouvriers.

Là encore, une propreté flamande régnait partout.

Elle était assez grande cette chambre, largement éclairée par deux fenêtres, l'une donnant sur le jardin du petit hôtel, l'autre sur la rue.

Une branche d'ormeau arrivait jusque dans la pièce quand s'ouvrait le châssis, et ne contribuait pas peu à donner une note de vie et de gaîté à l'humble logement.

Le lit en noyer était placé dans une alcôve.

Sur une commode également en noyer on voyait sous un globe de verre la couronne nuptiale de Pauline qui étalait sur un coussin de velours bleu frangé d'or ses pétales d'oranger jaunies par le temps.

Autour de la cheminée la photographie d'Eugène, celles de son père, de sa mère, de quelques camarades, s'étageaient les unes au-dessus des autres, dans des petits cadres de bois sculpté.

Au milieu de la chambre, sur une table ronde, la table à manger, il y avait des paquets de feuilles de brochures et de livres, soigneusement pliées et empilées dans un coin.

Un long coupe-papier de bois noir était à côté des feuilles plus longues, que l'ouvrière n'avait pas encore apprêtées.

—Vous travaillez? demanda Adèle avec intérêt.

Elle rougit violemment.

—Il faut bien, madame, dit-elle avec embarras.

—Mais ce mouvement des bras doit vous faire mal.

—Non, madame, j'y suis habituée. Et puis l'ouvrage était très pressé, je ne pouvais refuser à mes patrons de l'emporter, puisque ça leur rendait service.

Elle aimait mieux mentir, la brave créature, plutôt que dire qu'elle l'avait sollicité, elle, cette ouvrage qui l'épuisait, parce que ne comptant plus sur son mari, il fallait du pain dans l'humble taudis.

Adèle devina, mais se garda bien d'insister.

—Je vous ai dit hier que je vous apporterais quelques petites bêtises pour le petit, les voici.

Elle tendait le paquet que Pauline déplia.

—Mais il y a de tout, madame, s'écria-t-elle. Oui, de tout.... Des langes, des brassières, des bonnets.... Ah! que vous êtes bonne!...... Que vous êtes bonne!...

De grosses larmes tombaient des yeux de Mme Gages et roulaient sur ses joues pâlies.

—Il manque la pelisse, la robe, le berceau aussi, dit Adèle en voyant que ce dernier objet n'était pas dans la chambre. Mardi j'irai chercher tout cela moi-même. Aujourd'hui et demain les magasins sont fermés.

Elle s'arrêta.

Peut-être que dans le faubourg du Temple, je trouverai un berceau, dit-elle. Et comme c'est plus pressé que le reste, je vais aller voir en vous quittant.

L'ouvrière pleurait toujours.

—Comment est-ce que je vous remercierai jamais? dit-elle enfin, non seulement de tout ce que vous me donnez là, mais aussi de l'intérêt et des bons conseils que M. de Sanves prodigue à mon mari.

—Ah! fit Adèle, heureuse, vous vous en êtes donc aperçue.

—Oui, hier Eugène est rentré tout de suite après la sortie de l'usine. Il était très ému, tout bouleversé. Quel brave homme que M. Pierre, m'a-t-il dit. Et il m'a remis tout l'argent de la quinzaine, plus cinquante francs de gratification pour un travail exceptionnel qu'il avait fait, m'a-t-il assuré. Alors il m'a demandé pardon de sa conduite passée et m'a juré de ne plus recommencer.

Ah! madame!.... Si c'était vrai, nous serions si heureux .... Eugène au fond n'est pas mauvais, et il est si intelligent!....

Ses larmes coulèrent plus fort.

—Eh bien, dit Adèle, puisque vous avez confiance et que vous constatez l'influence de mon frère, il faut reprendre tout à fait courage.

Nous ne vous abandonnerons pas, ni M. de Sanves ni moi.

Allons donc, à nous trois, car c'est encore vous que votre mari écoute le mieux, nous arriverons à un bon résultat, il faut l'espérer.

Tout à coup, le visage pâle de l'ouvrière se crispa, se tordit comme sous l'empire d'une violente douleur, tandis qu'elle portait les deux mains à ses flancs.

—Qu'avez-vous? demanda Mme Chaniers extrêmement effrayée.

Pauline essaya de se ressaisir.

—C'est le petit qui frappe à la porte, dit-elle avec un doux sourire heureux.

—Ah! mon Dieu! Et votre mari, où est-il?

—Il est parti chercher une de mes amies établie sage-femme à Montmartre, et qui m'a toujours demandé de m'aider dans cette circonstance-ci.

—Et sera-t-il longtemps absent?

—Il est allé à pied, mais il reviendra en omnibus. Il ne peut tarder.

—Voulez-vous que je vous aide à vous déshabiller? Car il faut vous mettre au lit.

—Non, je serais mieux debout.

—Mais je veux vous soigner tout de même. Que faut-il faire?

Pauline sourit de nouveau très attendrie, très reconnaissante de la bonté affectueuse que lui témoignait madame Chaniers.

—Merci, madame, lui dit-elle, vous avez un cœur d'or, et vous méritez bien d'être heureuse!.... Mais je n'accepte pas vos soins.

—Pourquoi cela?

—Parce que dans l'état où vous êtes mes crises, mes efforts vous feraient le plus grand mal. Allez-vous-en. Merci de vos bontés, et si vous voulez me rendre un dernier service, je vous en serai bien reconnaissante.

—Parlez, ma bonne Pauline, je ne demande pas mieux.

—En descendant, priez la voisine de monter. C'est une mère de famille très honnête et très bonne, elle restera avec moi en attendant mon mari.

—Quelle voisine? Il m'a semblé que votre maison était seule dans la rue de ce côté-ci.

—Oui, mais en remontant un peu plus loin, sur la même ligne, vous trouverez un autre petit pavillon comme celui-ci; vous ne pouvez pas vous tromper, c'est une laiterie avec des poules devant la porte.

—Bien, dit Adèle, j'y vais. Mais il est bien convenu que si vous avez besoin de quelque chose, vous enverrez à la maison?

—Oui, oui, chère et bonne madame, et mille fois merci. Que le bon Dieu vous le rende.

Quand Mme Lureau, la laitière, arriva chez Pauline Gages, elle trouva celle-ci assise sur une chaise, le coude appuyé sur la table, les traits convulsés, les lèvres tremblantes, les yeux profondément enfoncés dans leur orbite.

—Eh bien! demanda la voisine, nous sommes donc malade, ma petite mère!...

—Oh! je souffre comme si on me déchirait avec des tenailles rouges.

—Et le médecin, est-on allé le chercher?

—Oui, mon mari va revenir avec la sage-femme.

—Il faut vous coucher, et surtout vous déshabiller avant d'être plus malade; après, ça deviendrait trop difficile.

Pauline laissa faire la voisine, toute inerte dans les doigts de Mme Lureau, incapable de s'aider, molle et flasque avec une fatigue qui lui enlevait non seulement ses forces, mais son énergie ordinaire, sa volonté, tout jusqu'à la volonté de se mouvoir et de penser.

La laitière, très forte et très complaisante, aida la pauvre femme à se coucher; puis lorsqu'elle l'eut bien installée dans le lit propret, elle arrangea la chambre, porta les brochures sur la commode, plia la table qu'elle roula contre le mur, afin d'avoir plus de place libre au milieu.

Tout cela fait, elle s'approcha de la malade qui ne remuait pas plus qu'une morte.

—Comment ça va-t-il? lui demanda-t-elle affectueusement.

Pauline ouvrit péniblement les yeux.

—Je ne sens plus rien, dit-elle; mais je suis rompue.

—Reposez-vous; ça recommencera bientôt probablement. Je descends à la cuisine allumer le feu et faire chauffer de l'eau en cas de besoin. Je remonterai tout de suite, mais si vous souffrez, appelez-moi. Vous n'avez pas besoin de crier, j'ai l'oreille fine.

Mme Lureau descendit en effet, et commença les apprêts dont elle venait de parler.

En haut, Pauline ne bougeait plus.

L'eau, dans une bouilloire, commençait sur le feu sa chanson joyeuse, lorsque Eugène arriva avec l'accoucheuse qu'il était allé chercher.

C'était une femme de l'âge de Pauline avec laquelle, quand elles étaient enfants toutes deux, elles avait joué; son visage était sympathique et intelligent.

Elève de la Maternité et sage-femme de première classe, Mme Laminois était fort estimée à Montmartre où elle commençait à se faire une petite clientèle.

En voyant quelqu'un dans la pièce du rez-de-chaussée, en entendant surtout les allées et venues de Mme Lureau, Gages crut que Pauline allait mieux.

Mais des gémissements partis tout à coup du premier étage serrèrent affreusement son cœur et sa gorge, tandis qu'il restait tout droit à l'entrée de la maison, les pieds cloués au sol.

La sage-femme avait pénétré dans la petite cuisine.

—Comment va Mme Gages? demanda-t-elle à la laitière.

—Pas très bien. Elle n'a pas de forces.

—Y a-t-il longtemps que les douleurs l'ont prise?

—Il y a une heure à peu près que je suis ici. Mme Chaniers, la femme du patron de M. Gages, est venue me dire que Pauline souffrait. Je suis arrivée tout de suite. Elle était tordue. Je l'ai mise au lit. Ses douleurs se sont calmées. Elle était comme morte.

—Elle n'a pas bougé jusqu'à présent?

Mme Lureau n'eut pas le temps de répondre.

Un cri aigu, déchirant, affreux, traversa l'escalier, bientôt suivi de la chute d'un corps.

Mme Laminois et la voisine montèrent précipitamment vers la chambre, tandis qu'Eugène, collé contre le mur, les yeux arrondis, une goutte de sueur à la racine de chacun de ses cheveux, se sentait devenir fou d'angoisse et murmurait:

—Est-ce qu'elle va mourir, Seigneur, mon Dieu!

La sage-femme trouva Pauline par terre, se tordant sur la descente de lit où elle était accroupie.

Elle tendit ses mains suppliantes vers Mme Laminois.

—Amanda! balbutia-t-elle éperdue, soulage-moi, je meurs!...

Elle s'évanouit en prononçant ces paroles.

La sage-femme s'agenouilla, essaya le front de son amie mouillé de sueur froide, la palpa, la soigna.

Puis se relevant très pâle:

—Où est M. Gages? demanda-t-elle à Mme Lureau.

—En bas.

—Avez-vous la force de m'aider à la remettre sur son lit?

—Chétive comme elle l'est, Mme Gages ne doit pas être lourde.

—Etes-vous adroite?

—Oui.

—Alors, essayons. Prenez les pieds et soulevez-les en suivant mes mouvements.

—Très bien......

Et Amanda, grande, forte, extrêmement souple, eut vite couché la pauvre Pauline sur ce lit de douleurs qui menaçait si fortement de devenir un lit de mort.

—Maintenant, ordonna la sage-femme, ne la quittez pas, empêchez-la de retomber par terre. J'ai besoin de parler à son mari. Ce ne sera pas long, je serai vite remontée.

En bas, Eugène s'était assis sur une des chaises de la cuisine, et la tête cachée dans ses mains, il pleurait à chaudes larmes.

—Elle est bien malade, n'est-ce pas? demanda-t-il à Mme Laminois dès qu'il la vit.

—Oui, l'état est grave, dit carrément l'accoucheuse.

—Ah! malheureux que je suis.... ma femme va mourir!....

—Nous n'en sommes pas là, il faut l'espérer; et surtout nous ne devons pas perdre la tête comme vous le faites.

—Dites-moi franchement ce qu'il y a.

—Je suis descendue pour cela. Le travail est commencé, mais l'enfant se présente mal. Pauline est si peu de chose que je ne veux pas prendre sur moi la responsabilité de l'accoucher seule.

—Alors, il vous faut quelqu'un?

—Oui, un médecin.

—Je n'en connais pas.

—Vous en avez un excellent au 148 du faubourg du Temple. Allez le chercher de ma part et dites-lui que c'est pour un accouchement difficile. Il viendra toute de suite.

Eugène se leva sur-le-champ; mais lorsqu'il fut debout, il chancela comme s'il était pris d'ivresse.

—Allons, voyons, dit Mme Laminois, ayez donc un peu plus de courage que cela.

—Je ne peux pas.... Non, je ne peux pas!....

Si vous saviez, ma pauvre femme, c'est mon bon ange, tout ce que j'ai sur la terre de bon, de dévoué, de sûr.... C'est elle qui me remettra dans la voie droite, si j'ai la force de ne plus boire, de ne plus nocer!.... Elle seule.... Elle est si honnête, ma Pauline!....

—Je la connais, dit Amanda, et depuis longtemps, mais ce n'est pas le moment de s'attendrir. Il ne faut pas muser au contraire. Allons! houp!.... Le docteur Larnay la sortira bien d'affaire, surtout si vous vous dépêchez et si vous avez du sang-froid.

—Ah! vous me rendez mes forces. J'y vais.

Et Eugène Gages ayant pris son chapeau partit en effet en courant.

Mais toute la science du docteur Larnay, fort populaire dans le quartier de Belleville, ne put pas opérer un miracle.

Car c'était un miracle qui, seul, eût donné à la malheureuse Pauline, épuisée par les privations et les douleurs de toutes sortes, les forces qu'elle n'avait pas.

Inerte, incapable d'autre chose que de gémir et de se plaindre, elle n'aidait en rien l'homme de l'art, et la sage-femme qui l'assistaient tous les deux avec autant de dévouement que d'intelligence.

En bas, Eugène sanglotait désespéré.

Une seule fois, il était monté, et ce pauvre visage tout convulsé de souffrances, ces grands yeux qui se fixaient ardents et pleins de supplications sur ceux qui étaient là, en paraissant dire dans leur muette douleur; Sauvez-moi! tout cela le bouleversa tellement, qu'il s'enfuit comme un fou dans la petite cuisine.

Et depuis, chaque piétinement sur sa tête, chaque plainte, chaque gémissement plus profond lui arrachaient l'âme.

Il se bouchait les oreilles, déchirait son mouchoir de ses dents, enfouissait sa tête dans ses mains.

N'importe, il entendait toujours Pauline.

Enfin vers cinq heures un cri aigu traversa l'air, le cri d'une bête qu'on égorge, aussitôt suivi d'un grand silence, un silence de mort.

Un instinctif mouvement plus fort que toute émotion, que tout raisonnement, que toute crainte, porta Eugène en avant et le fit se précipiter hors de lui dans l'escalier.

Lorsqu'il arriva dans la chambre, le docteur Larnay était penché sur Pauline qui était couchée inerte au milieu des draps, la tête renversée sur ses oreillers, les yeux clos, la bouche ouverte, plus blanche qu'une morte.

La sage-femme tenait sur ses genoux un petit être tout rouge, qui vagissait faiblement, tandis que de ses mains adroites, Mme Laminois lui passait les vêtements qu'avait apportés Adèle Chaniers la matin même.

—Ma pauvre femme!...... murmura Eugène en pâlissant affreusement, et en se cramponnant au seuil de la porte.

Le docteur se retourna.

—Chut!.... fit-il impérieusement en mettant un doigt sur ses lèvres.

L'ouvrier tomba assis sur une chaise de paille.

Amanda eut pitié de son désespoir et s'approcha de lui:

—Vous avez une petite fille, monsieur Gages, lui dit-elle à voix basse. Voyez comme elle est belle!.... Tenez-la un peu dans vos bras pendant que je vais m'occuper de votre femme.

Elle n'eut point l'air de voir la muette et ardente supplication contenue dans le regard de l'ouvrier, et le laissa pour s'approcher de la mourante après lui avoir remis un petit paquet tout blanc, duquel émergeait seul un pauvre visage rouge et plissé.

Mais quand Eugène sentit la chaleur douce qui s'échappait de cette masse légère qui palpitait dans ses bras, une singulière émotion le saisit, une émotion souveraine, puissante, unique, qui faisait sauter son cœur dans sa poitrine et le prenait tout entier.

L'amour paternel, cette affection unique, que quelques hommes ressentent si fortement, si pleinement, avec ses protections, ses dévouements et ses tendresses, naissait en lui!...

CHAPITRE V.

LA MORTE.

Une heure après, le docteur Larnay quittait la nouvelle accouchée et faisait signe à Eugène de l'accompagner.

L'ouvrier obéit.

—L'état de votre femme est désespéré, dit-il à Gages.

Celui-ci chancela.

—Et vous l'abandonnez? balbutia-t-il éperdu.

—J'ai fait tout ce qu'il était possible, il n'y a plus rien à tenter. D'autres malades me réclament impérieusement.

J'ai donné mes instructions à Mme Laminois qui est fort intelligente, je reviendrai dans la soirée.

Et comme la physionomie d'Eugène se contractait de douleur:

—Allons, mon pauvre homme, dit le médecin, il vous faut du courage, vous avez maintenant une petite fille à élever.

Il le quitta, le laissant fou de chagrin, sans forces, ayant à peine la notion des choses.

La sage-femme vint l'arracher à la torpeur désespérée qui était la sienne.

—Montez, dit-elle à Gages. Pauline vous demande.

Machinalement, il fit ce que Mme Laminois lui disait de faire.

Par discrétion, celle-ci resta dans la cuisine.

Avec un visage tellement décomposé qu'on l'eût dite déjà morte, Pauline était couchée la tête relevée sur ses oreillers.

A ses côtés, la pauvre petite fille qui lui coûtait la vie dormait de son premier sommeil, le sommeil des anges, ses frères.

La malheureuse mère, une main sur le petit paquet vivant, regardait sa fille avec une tendresse impossible à dire.

Au bruit que fit Eugène en montant l'escalier, elle essaya de tourner la tête, elle ne le put pas.

—Eugène, murmura-t-elle d'une voix faible, approche-toi, je veux te parler.

Lui, bouleversé, ému, tordu jusqu'aux entrailles, vint tomber agenouillé au chevet du lit, ne pouvant murmurer que ces mots:

—Ma pauvre femme! Ma pauvre femme!...

—Je t'ai bien aimé!.... dit-elle avec une tendresse infinie.

Si je te demande une dernière grâce, si je t'adresse ma prière suprême, m'écouteras tu?

—Oh! parle! ma Pauline, parle, que puis-je te refuser, à toi mon amie, ma seule affection, ma chère providence.

Elle voulait sourire tristement et n'en eut pas la force.

—Triste providence, qui n'a pas su veiller sur toi!... dit-elle.

—Je suis un misérable!... Tu as fait mille fois plus que tu ne pouvais, chère sainte, et si tu n'as pas réussi, c'est que je suis un pas grand'chose.

Et cependant je t'aime de toutes mes forces, et au fond je ne suis pas mauvais.

Mais cette noce....

La force de ne pas suivre les camarades quand ils insistent!

Je ne peux pas!

—Ne parlons plus du passé, c'est inutile.

Le présent, l'avenir seuls me préoccupent....

Ce que je n'ai pas su faire vivante, je voudrais bien l'obtenir morte.

Il se dressa subitement effrayé, très pâle, regardant instinctivement vers la porte, comme pour chasser la mort, cette voleuse qui allait lui emporter Pauline.

—Morte! répéta-t-il, toi!.... Oh! ne parle pas ainsi, je t'en conjure!.... Non, tu ne mourras pas!......

Elle hocha la tête.

—La question n'est pas là, dit-elle. Tu as une petite fille à présent, mon pauvre homme. Elle ne t'aidera pas celle-là, au contraire. Tu seras tout seul à l'élever, à l'aimer, à la diriger......

Pour en faire une créature honnête, il faut avoir tel-même une conduite irréprochable.

Jure que tu aimeras notre fille par-dessus tout!......

—Pauline, ma Pauline, que dis-tu? puis-je faire autrement?

—Jure toujours.

—Oui, je le jure.

—Sur la mémoire de ta mère, sur ton amour pour moi.

—Je le jure!....

—Jure encore que tu l'élèveras comme une honnête fille, que tu ne lui donneras jamais de mauvais exemples, que sa pensée ne te quittera ni nuit, ni jour!....

—Je le jure!....

—Ce sera bien seul, bien vide ici, pendant quelque temps; mais supporte cette solitude, cette douleur en souvenir de moi, et pour l'amour d'elle.

Essaye de mettre quelques sous de côté pour elle. Et quand tu en auras pris l'habitude, tu verras comme tu seras heureux, des sacrifices faits pour l'enfant....

C'est si bon d'aimer quelqu'un par-dessus tout et de se dévouer pour lui!....

Eugène pleurait à fendre l'âme, répétant au milieu de ses larmes:

—Non, ma Pauline, ma sainte, mon bon ange, tu ne mourras pas!.... Que ferais-je sans toi?

Tout à coup, ses larmes s'arrêtèrent. Dans ses yeux brillait un feu sombre.

—De l'argent de côté? as-tu dit?.... lui demanda-t-il.

De la tête elle fit un signe que oui.

Il reprit:

—Ne te moques-tu pas?.... Quelle dérision!...... on peut à peine payer le terme, et tu crois que je vais faire des économies? Est-ce que le pauvre monde comme nous n'est pas voué pour toujours à la misère?.... Trimer sans cesse.... faire la fortune des autres.... Et quand la vieillesse arrive mourir à l'hôpital comme les abandonnés ou crever au coin d'une borne comme un chien!... Jolie perspective! Et si l'on boit, n'est-ce pas pour oublier?

—Tu es injuste.... Tu ne dis pas la vérité. Tu gagnes huit francs par jour. Avec cela on peut payer partout et mettre cent francs par mois de côté!...

Il ne l'écoutait pas.

—Huit francs par jour!.... Parlons-en de cette fortune!.....

Tandis que si j'avais des avances.... de toutes petites avances seulement.... je m'établirais....

Non je ne le pourrai jamais!.... Pauvre je suis, pauvre je resterai toute ma vie.... Est-ce juste cela quand tant d'autres réussissent. Ah! coquin de gredin de sort!....

Pauline était horriblement effrayée de son exaltation, elle le regardait pendant qu'il continuait:

—Il me faudrait une si petite somme pour commencer.... Car j'ai une idée superbe que je pourrais exploiter moi aussi!.. Et je serais riche également!.... Et je ferais des affaires...... Et j'acquerrais le vernis qui me manque pour devenir un monsieur comme il faut, que tout le monde saluerait chapeau bas, et qui aurait de l'argent, beaucoup d'argent!....

La mourante eut tout à fait peur.

Que disait-il?....

Quelles étaient ces idées qui germaient en lui, et dont il n'avait jamais parlé jusqu'à ce jour?

—Qu'est-ce que tu penses? lui demanda-t-elle. Quelle est cette histoire que je ne connais pas?..... Que veux-tu dire?.... Je ne comprends pas.

Subitement, Eugène s'embrouilla et ne sut pas répondre.

Il tourna la tête, il fuyait le regard toujours si droit de la mourante, qui lui semblait un regard de plomb, tombant droit sur lui, l'écrasant, fouillant jusqu'au plus profond de sa cervelle pour deviner ses pensées les plus secrètes.

Malgré la mort qui arrivait à grands pas, la pauvre femme fut terrifiée.

—Ah! malheureux, tu n'oses plus me regarder en face, tu me fais peur!....

Ses forces s'en allaient tout à fait; en un balbutiement indistinct, pénible, elle répétait sur le ton d'une mélopée douloureuse et désespérée:

—Peur.... peur!....

Il se ressaisit.

Et tout à coup, il ne voit plus que ce pâle visage que la dernière minute qui approche creuse, bouleverse, jaunit de plus en plus.

Il oublie tout, maintenant....

Une seule chose le poigne, l'étreint, le désespère.

Ces yeux si beaux s'éteignent peu à peu....

Cette chère voix adorée, qui ne s'est élevée que pour lui parler du bien, du devoir; jamais grondeuse, toujours indulgente et bonne.... il ne l'entendra plus jamais!....

Il se jette sur le lit, il couvre de baisers et de larmes le front de la mourante, qu'inonde déjà la froide sueur des agonisants:

—Ma Pauline, mon amour, murmure-t-il comme un fou, reste.... ne me quitte pas!.... Je t'adore.... tout ce que tu voudras, je le ferai!....

Une dernière fois, elle soulève ses paupières alourdies, elle l'entoure d'un suprême regard d'indulgence, de bonté, d'affection, et balbutie:

—Aime la petite et.... reste.... honnête.... si tu.... m'as ai.... mée.

Les derniers mots s'éteignent sur ses lèvres bleues; elle reste immobile subitement, les yeux entr'ouverts, toute blanche, sans souffle.

Eugène pousse un grand cri, un seul, et tombe au pied du lit à genoux, sanglotant comme un fou.

A ce cri de suprême désespoir, Mme Laminois monte quatre à quatre les escaliers.

Elle n'a pas besoin de parler, de demander d'explications....hélas!.... La sage-femme les connaît ces attitudes, ces physionomies figées....ces blancheurs de cire jaune!....

Aussitôt, elle prend la petite orpheline dans ses bras et touche l'épaule d'Eugène.

—Vous êtes père! lui dit-elle très doucement. Je suis bien sûre que la morte vous a recommandé de penser d'abord à l'enfant.

Il se lève, stupide de douleur.

—Que faut-il faire? demande-t-il.

—Ne pas vous laisser aller. Vous ne pourriez plus travailler, et il faut songer aux mois de nourrice à présent!

Une heure, deux heures, trois heures, il resta là, assis dans un coin, avec la petite sur ses genoux, voyant, sans se rendre compte de rien, aller, venir dans la pauvre chambre jadis si gaie, si proprette, maintenant encombrée de toutes ces lugubres choses qui entourent la mort; les personnes qui s'occupaient de la malheureuse trépassée.

Il vit Mme Lureau et la sage-femme faire à la pauvre morte sa suprême toilette, aller chercher dans la petite armoire le drap qui devait servir à l'envelopper et il assista à ces apprêts, stupide de douleur, sans les comprendre.

Mme Lureau avait porté du lait, un biberon, on lui prit l'enfant des bras pour la faire boire.

Elle tétait admirablement sans se faire prier, presque gloutonnement, ainsi qu'une petite créature qui veut bien vivre.

Puis tout à coup, elle poussa un cri, un vagissement.... peut-être de souffrance, peut-être aussi de regret, car le biberon était vide.

Mais à ce cri, le cœur de l'ouvrier tressaillit.

Ses entrailles s'émurent....

Il éprouva une singulière angoisse.

L'âme maternelle de la morte, qui n'avait pas encore eu le temps de quitter la chambre et flottait sans doute au milieu de ceux qu'elle avait aimés, n'était-elle pas passée en lui?

—Qu'a-t-elle? demanda-t-il tout anxieux.

—Rien du tout, répondit Mme Laminois à voix basse, elle est superbe.

Mais Eugène est réveillé de son rêve de stupeur et de désespoir.

Ses regards errent dans la pièce, il se souvient de ce qui vient de se passer, il voit Pauline étendue sur sa couche mortuaire, toute blanche sous la lueur fallotte des bougies allumées sur la table de nuit, avec ses mains croisées sur sa poitrine, ses pauvres mains de morte, déjà pâles et diaphanes, qui tiennent le petit crucifix de bois noir qu'on ensevelira avec elle....

Il se dresse sombre, farouche.

Les larmes l'étranglent.

Il ne veut pas pleurer devant ces femmes, des étrangères pour lui!

—Laissez-moi, leur dit-il. Je veux la veiller seul.

—Seul? répéta la bonne Mme Lureau, vous aurez trop de chagrin, mon pauvre homme. Mme Laminois va retourner à Montmartre où elle a des affaires. Moi j'ai prévenu à la maison que je ne rentrerai pas, je reste avec vous.

—Non, merci, vous avez des enfants... Je ne veux pas.

—Lureau s'occupera des gosses, il en a l'habitude.

Il faut bien ici que quelqu'un fasse boire la petiote. Ce n'est pas un ouvrage d'homme, ça.

—Je le ferai, je saurai.... Je vous en supplie, laissez-moi!

Plus bas, avec des larmes dans les yeux, il ajoute:

—J'ai besoin de lui parler!....

Qui sait?....lorsque je serai seul avec elle, peut-être qu'elle me répondra!

Amanda, qui a une délicatesse extrême de sentiments, a compris le désir de l'ouvrier.

—Laissons-le, dit-elle à Mme Lureau; nous reviendrons demain matin de bonne heure. Moi, j'irai faire à la mairie les deux déclarations, naissance et mort; vous, vous vous occuperez de la petite fille, et de ce pauvre homme qui est bien malheureux.

Elles le quittèrent; et lui, tout à sa douleur, se replongea de nouveau dans son désespoir et ses souvenirs, heureux d'être seul, avec celle qu'on allait lui enlever pour toujours.

Mais le malheureux ouvrier ne put pas rester longtemps assis, il étouffait.

Il fit d'abord les cent pas, allant, venant.

Puis il revenait instinctivement vers la couche funèbre où était étendue son bon ange gardien, ainsi qu'il appelait Pauline, pour toujours muette.

Est-ce que c'était possible, que jamais plus elle ne lui parlerait?

Alors, c'était vrai, il était seul pour toujours?

Qu'allait-il devenir?

Et il se mit à penser à sa vie passée, à ses amours, hélas!.... si courtes, avec celle qui désormais ne devait plus s'éveiller du grand sommeil sans rêves où elle venait d'être plongée par la plus implacable des fatalités.

Il la revit petite ouvrière si honnête, si droite, si travailleuse.

Orpheline de bonne heure, elle avait été recueillie par des voisins qui l'avaient aimée, élevée, nourrie par charité.

Une dame riche de la rue Ramey, à Montmartre, lui donnait ses nippes, pas bien belles,—mais qu'elle faisait durer longtemps, tant elle était soigneuse, même toute gamine.

Elle allait chez les sœurs de Clignancourt, mangeant dans le quartier tantôt chez une concierge, tantôt chez une autre, couchant dans une petite mansarde où était morte sa mère, une brave créature comme elle, et qu'on lui avait laissée par charité.

Puis tout de suite après sa première communion, elle avait voulu reprendre le métier de sa mère et était entrée comme plieuse de journaux dans les imprimeries.

Là, au bout de quelques années, elle avait rencontré Eugène, lui aussi, employé dans la même maison comme mécanicien.

Elle était toute petite, pas si grosse que deux liards de beurre, néanmoins il avait été tout de suite frappé de l'extraordinaire énergie qui brillait dans ses grands yeux, son unique beauté, mais superbes comme aucuns, déjà pensifs, doux et si droits!....

Il avait voulu lui faire la cour, l'accompagner quand elle rentrait chez elle, lui proposer d'aller quelquefois lui tenir compagnie le dimanche.

Comme elle l'avait repoussé, se défendant vaillamment, honnêtement!....

—Et sa réputation!.... Ce serait du beau si l'on parlait, si on la soupçonnait, elle la fille du quartier!...... Oh! mais non!.....

Et l'impression ressentie par l'ouvrier s'était encore accrue, développée, approfondie, un jour qu'elle l'avait grondé.

La veille, il avait fait la noce, et Pauline qui l'avait rencontré lui en avait fait honte le lendemain.

—Que voulez-vous, lui avait-il dit, je n'ai personne au monde moi non plus, je suis comme les chiens sans maître qui font des bêtises, parce que personne ne les aime. Pour qui voulez-vous que je travaille, que je peine, que j'économise, puisque je n'ai pas un parent?

—Pour la famille qui vous viendra plus tard.

—Jamais, puisque vous ne voulez pas de moi.

Elle rougit, et, le voyant très ému, elle lui répondit:

—Corrigez-vous, nous verrons après.

Pour l'amour d'elle, il avait alors renoncé à la noce, au jeu, au café, à la *ballade*, et était devenu un ouvrier modèle.

Comme il avait été heureux, à cette époque....

Leur mariage était décidé parce qu'elle avait confiance.

Pauline admettait Eugène dans la petite mansarde, où jusque-là il n'avait jamais mis les pieds.

Et son amour augmentait encore en la voyant de plus près.

Comme elle était sage, raisonnable, économe; vivant de presque rien avec les deux sous de lait qui lui faisaient à peu près toute la journée; rapportant encore des brochures à plier chez elle, au lieu d'aller courir et se promener comme les autres.

Aussi quel joli petit mobilier elle avait acheté en se mariant!....

Et comme Eugène était fier lorsqu'il conduisait quelque ami chez lui, après la noce.

Il gagnait de bonnes journées qu'il rapportait fidèlement alors à la maison; Pauline avait voulu absolument continuer son métier; mais après le pliage au journal, elle trouvait encore assez de temps pour raccommoder les vêtements de son mari, tenir le ménage avec la propreté flamande qui était son fort, préparer de bons repas substantiels, en un mot elle faisait à Eugène une vie autrement douce, heureuse, aisée, que tout ce qu'il avait pu rêver de plus beau.

Quel bonheur, quelle intimité, quelle joie avait été alors celle du petit ménage!

La fatalité avait voulu que Pauline fût appelée au lit de mort de la sœur de sa mère.

La malheureuse agonisait seule, aux environs d'Orléans.

Elle ne put pas refuser et partit.

Elle demeura un mois absente, à peu près.

Quand la jeune femme revint, Eugène s'était fait renvoyer de la maison où il travaillait.

On était en morte saison, les affaires n'allaient pas, il ne trouvait pas, disait-il, à s'embaucher ailleurs.

Alors l'ennui, la solitude, le désœuvrement réunis, lui avaient fait reprendre sa vie de garçon.

De nouveau, il s'était ancré au café où il jouait plus que jamais, où il buvait avec les amis, où il rigolait à tire-larigot.

Rien, ni les pleurs, ni les supplications de Pauline, ne purent le faire revenir à l'ouvrage.

Et les petites économies s'en allèrent toutes sou à sou, semaine par semaine.

A sa femme qui lui reprochait doucement sa paresse il répondait effrontément:

—Non, je ne suis pas paresseux, mais je ne trouve rien, absolument rien.

Déjà le linge, les quelques bijoux de Pauline commençaient à prendre le triste chemin du Mont-de-Piété, quand une grossesse s'annonça.

Alors, subitement l'amour de l'enfant le prit, et ce que n'avait pu obtenir la malheureuse femme avec sa tendresse et sa douceur, l'idée de la paternité le fit aussitôt.

C'était juste au moment où Georges Chaniers venait de louer l'usine de la rue de Belleville, Eugène qui était entré chez un entrepreneur fut envoyé pour certains travaux.

Pierre de Sauves, qui le vit à l'œuvre, resta frappé de son intelligence et de son adresse.

Il l'embaucha, et peu à peu le prit en affection.

Mais depuis, que de fois la noce et la fête ne l'avaient pas attiré de nouveau, malgré l'intérêt du patron, l'affection de Pauline, ses souffrances qui s'accroissaient à mesure qu'approchait le terme de sa grossesse.

Et maintenant qu'elle était raide et froide devant ses yeux, se reprochait-il assez amèrement de l'avoir rendue malheureuse, de ne l'avoir pas écoutée, d'être cause d'une douleur plus grande, d'une nouvelle angoisse plus profonde.

N'était-ce pas le mauvais sang qu'elle avait fait, ou le travail forcé auquel la pauvre femme s'était livrée qui l'avait mise où elle était?....

Ah! le sans-cœur, la canaille, l'incorrigible gredin qu'il représentait!....

De nouveau, il se leva, alla vers la morte, couvrit de baisers et de larmes son pauvre front glacé.

—Ma Pauline! murmurait-il, ma Pauline, pardonne-moi, je t'aime tant!....

Puis tout à coup il se redressa, s'arracha les cheveux, tandis que de rauques sanglots s'échappaient de sa poitrine.

—Fini!..,, c'est fini!.... Morte.... morte.... on va l'emporter!....

Ah! pourquoi est-elle partie au moment où avec la petiote, le repentir, le vrai cette fois-ci, entrait dans son âme! ...

Comme il aurait travaillé pour l'enfant!....

Comme il serait devenu bon, en voyant grandir son chérubin sur les genoux de Pauline.

Tandis qu'à présent que faire?

Se séparer de l'enfant pour la faire nourrir?

Et en rentrant toujours la maison vide, le foyer désert, l'âtre froid....

Non pas ça!

Il se révolte, il crie, il blasphème.

A-t-il peu de chance, tout de même!..

Tout à coup, il réfléchit:

Ah! s'il avait de l'argent!....

Ses yeux brillent, son front s'assombrit, son visage devient très dur.

Il tombe assis à l'autre extrémité de la chambre, le coude appuyé sur la table que la bonne Mme Lureau a roulée du côté du jardin.

CHAPITRE VI.

UN CRI DANS LA NUIT.

Tandis que ces tristes événements se passaient dans la petite maison de la rue Pixérécourt, l'hôtel des Chaniers avait aussi son bouleversement et ses angoisses.

Dans l'après-midi, Adèle se trouva subitement très fatiguée, les maux de reins de la veille avaient augmenté, de profondes douleurs la prenaient, la brisaient, l'anéantissaient, pour la laisser un quart d'heure après, avec de longs moments de répit durant lesquels elle était très calme, très apaisée, envahie par un grand sentiment de bien-être.

—Il faut aller chercher un médecin, déclara Suzanne à Georges.

—Un médecin, pourquoi? répondit celui-ci étonné, ce n'est rien.

Suzanne haussa les épaules.

—Rien! fit-elle. Non, en effet, c'est seulement le petit qui va arriver!

M. Chaniers eut un haut-le-corps.

—Hein! fit-il.

—Et oui! dit la petite femme de chambre, j'ai soigné des voisines autrefois, et je sais ce que c'est. Madame commence à souffrir, voilà tout.

—Mais ce n'est que pour la fin du mois.

—Envoyez toujours chercher le médecin, croyez-moi, ça vaudra mieux.

Une demi-heure après, en effet, le docteur arrivait.

C'était un ami de Georges, très habile, et dont la réputation commençait à être très grande.

—A-t-elle éprouvé quelque émotion? demanda-t-il à Chaniers.

—Oui, ce matin, ma femme est allée visiter une de ses protégées dans le même état qu'elle; et qui a été prise des douleurs en sa présence.

—C'est cela qui a hâté l'accouchement de Mme Chaniers. Mais, rassurez-vous, tout est pour le mieux.

Georges pressa énergiquement la main du docteur.

—Je vous en prie, dit-il avec une émotion qui lui serrait la gorge, faites-la souffrir le moins possible.

L'autre sourit avec indulgence.

—Cela, dit-il, ce n'est pas en mon pouvoir, mais je vous certifie qu'il n'y a aucun danger et qu'avant la fin de la journée vous aurez le bébé dans son berceau.

En effet, vers le milieu de la soirée, une belle petite fille fit son entrée en ce monde.

Elle poussa aussitôt un tout petit vagissement qui ressemblait au miaulement plaintif d'un petit chat, et tandis que Suzanne l'emportait, folle de joie, que le docteur laissait la mère pour s'occuper de l'enfant, Georges tomba à genoux au chevet du lit d'Adèle, et se mit à couvrir de baisers tout ce qui pouvait tomber sous ses lèvres, le drap, la couverture de satin, la fine petite main moite, qui pendait inerte et sans forces.

Elle était toute pâle, toute dolente avec ses beaux yeux meurtris encore pleins de larmes, malgré ses lèvres qui souriaient, ses mèches blondes collées en désordre sur le front mouillé, et son blanc visage qui semblait s'être allongé et aminci.

—Qu'est-ce que j'ai? demanda-t-elle à Georges qui guettait la moindre de ses impressions, mais la voix si faible, si faible, qu'il la devina plutôt qu'il ne l'entendit.

—Une petite fille, si belle, si belle.... une petite toi, que j'adore déjà comme un fou.

L'accouchée murmura:

—Georgette!

—Non, Adélaïde!

Elle secoua sa tête pâle, et avec un entêtement doux, un entêtement de femme heureuse et éprise, elle répéta:

—Georgette!

—Soit, tout ce que tu voudras, mais tais-toi, ne parle pas, ne te fatigue pas.

—Je la veux! là! fit-elle en désignant une petite place sur son lit.

Georges sortit et appela Suzanne.

Quelques minutes après, la femme de chambre entra portant sur ses bras Mlle Georgette dont la tête pas si grosse que le poing disparaissait sous un bonnet tout coquillé de dentelles, déjà mis de travers, tandis qu'apparaissaient ses joues roses, que ses menottes fermées se crispaient involontairement, et que sous la petite bouche très rouge, on voyait la fossette du menton.

Adèle eut un éclair dans les yeux.

Elle tendit les mains, en un involontaire mouvement d'appel:

—Ma fille! dit-elle.

Et plus bas en regardant Georges.

—Je t'aime! balbutia-t-elle, toi qui me l'as donnée!

Suzanne avait posé le bébé à côté de la jeune mère, très près; celle-ci pelotonnée contre ce petit paquet chaud et vivant, éprouvait un sentiment unique, puissant et doux, profond et indéracinable.

Georges se pencha sur le lit, les enlaça, les étreignit, toutes les deux, et les couvrant indistinctement de baisers fous:

—O mes amours! dit-il, comme je vous adore...... Avec quelle joie je vais travailler pour vous!....

Le docteur revenait.

Du seuil de la porte, il vit la scène.

—Eh bien!.... Eh bien! fit-il avec indulgence, en voilà une jolie histoire!...

Voulez-vous bien laisser ma malade tranquille, monsieur Chaniers, s'il vous plaît.

—Docteur, ne grondez pas, je suis si heureux!

—Oui! oui! C'est entendu, mais vous le serez bien davantage dans quelques jours, lorsque Mme Chaniers promènera son bébé dans le jardin.

—Pour cela, il faut m'obéir.

—Et faire quoi, terrible docteur?

—D'abord le moins de bruit possible. Ensuite ne pas la faire parler, ne pas lui parler, ne pas lui donner d'émotion. Vous voyez que vous étiez tout à fait en train de réaliser ce programme là!

—Les émotions douces ne font pas mal, docteur.

—Autant que les autres, dans l'état où est Mme Chaniers. Pour le quart d'heure, je suis le maître, et je commande.

—Parlez, docteur, on vous obéira.

—Madame va aussi bien que possible, mais je ne veux pas compromettre ce bien-être. Vous non plus, n'est-ce pas?

—Certes!

—Eh bien, vous allez la laisser seule, la garde que j'ai amenée avec moi la veillera avec mes instructions particulières.

—Je vous en supplie, docteur, permettez-moi de ne pas la quitter.

—Il n'y a pas de danger.

—Je ferai si peu de bruit.

—Non. Vous ne pourriez pas vous empêcher de remuer, de vous lever pour la regarder.

—Vous vous trompez, je ne ferai pas un seul mouvement.

—Non, encore une fois. Rien que l'émotion de vous savoir à côté l'agiterait. Une femme est si susceptible dans ces moments-là. Elle ne dormirait point. Or, il faut qu'elle repose.

—Mais moi, monsieur, demanda Suzanne avec une expression d'ardente prière, vous allez me donner la permission de rester, n'est-ce pas?

—Pas davantage. D'ailleurs, il faut que vous vous occupiez du bébé, et que vous veilliez sur lui.

—Laissez-moi ma fille, supplia Adèle très bas

—Demain, je vous la rendrai et vous ne la quitterez plus si vous êtes sage jusque-là, mais ce soir, il faut reposer, c'est ça l'essentiel.

Il est tard, minuit et demi.

Je reviendrai de bonne heure demain matin, et je veux vous trouver très bien.

Allons, donnez-moi cette demoiselle, que je veille moi-même à son premier coucher.

Et très doucement, avec une adresse de femme, le médecin enleva Mlle Georgette qui était sage comme une petite image.

Sans faire de bruit, on roula dans une pièce voisine le berceau tout blanc, avec ses grands rideaux de tulle qu'un nœud de ruban immaculé, aussi gros qu'un des bouquets dont on fleurit la Vierge au mois de mai, retenait à une hampe argentée.

—Là, mademoiselle, dit le docteur en couchant lui-même la petiote sur ses langes de batiste, dormez bien, et n'éveillez pas votre maman.

Puis s'adressant à Suzanne:

—Donnez-lui à sucer cette nuit un peu d'eau sucrée dont vous imbiberez un petit morceau de toile, cela suffira jusqu'à demain matin. Et vous, ma chère enfant, dormez afin d'être vaillante au jour, et de remplacer la garde quand elle ira se reposer.

Un grand divan était dans le cabinet.

—Je m'étendrai là-dessus, docteur, dit la jeune fille, et je sommeillerai très bien.

Le médecin n'avait plus rien à faire dans la maison où nulle complication n'était plus à craindre, il s'apprêta à regagner sa demeure.

—Je vous accompagne jusqu'en bas, docteur, lui dit Georges; et puisque vous m'interdisez la chambre de ma femme, je descends, ça me fera prendre l'air.

Ils disparurent en effet tous les deux, éclairés par Suzanne, qui resta penchée sur le palier d'en haut, n'osant pas s'éloigner du berceau où reposait déjà l'enfant qui lui était confiée.

Le temps qui avait été très chaud tout le jour venait de tourner à l'orage.

De longs éclairs sillonnaient la nue, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber lourdes et pressées, la terre dégageait cette odeur particulière qui suit les premières ondées après les grandes sécheresses.

—Enfin, voilà un peu d'eau, dit le docteur, il en était temps, ce qu'on étouffait depuis quelques jours!....

—Attendez, dit Georges en rentrant précipitamment dans le vestibule, je vais vous donner un parapluie.

Et dans un élégant meuble de chêne, tout orné des produits de l'usine, et qu'on voyait à côté de la porte d'entrée, Chaniers, en effet, prit deux parapluies de soie.

—Pourquoi deux? demanda le docteur. Vous n'allez pas sortir, je suppose?....

—Si, je veux vous accompagner jusqu'à la rue, afin de vous ouvrir la grande porte qui doit être fermée.

Le docteur n'insista pas, et les deux hommes le parapluie ouvert sous l'averse qui tombait de plus en plus serrée, traversèrent la cour.

—Il va faire un temps de chien, dit Georges, si vous attendiez.

—Nous resterons à fumer quelques cigares dans le salon d'en bas, voulez-vous?.... Ma femme ne nous entendra pas. Je vous accompagnerai jusque chez vous quand l'averse sera passée.

—Merci, on serait trop inquiet à la maison. Je marche vite, je trouverai des voitures à la station du boulevard de Belleville, au coin du faubourg du Temple. Il n'est pas une heure, il y a encore du monde partout.

—Voyez plutôt sur la place des Fêtes c'est à côté.

—Merci, aime mieux aller jusqu'au boulevard, même sous la pluie, marcher me fait du bien.

Tout à coup, Georges s'arrêta au milieu de la cour.

—Qu'est-ce que c'est? demanda le médecin.

—Je vois de la lumière passer entre les rideaux de mon cabinet, et j'en suis étonné.

—Chez vous!

—Non, dans mon cabinet de travail à l'usine. Là, voyez-vous, ce mince filet brillant?

—Oui.

—C'est d'autant plus extraordinaire, que lorsque j'ai fermé la porte hier soir, les rideaux étaient relevés; j'en suis sûr. Et maintenant ils sont baissés.

—Voulez-vous que nous allions voir ce que c'est? demanda le docteur.

Mais Georges avait réfléchi.

—Merci, dit-il. Ça ne peut être que mon beau-frère Pierre de Sauves, qui aura reçu du Havre la dépêche que je lui ai envoyée à deux heures, lui disant que sa sœur commençait à souffrir. Il aura pris l'express de six heures, et vient d'arriver.

En passant il s'est arrêté dans notre cabinet dont moi et lui avons seuls la clef.

Le médecin ne protesta pas.

On arrivait à la rue dont la porte était entr'ouverte.

Une voiture descendait très vite sous l'orage à quelques mètres en avant, probablement le fiacre qui avait porté M. de Sauves de la gare Saint-Lazare à Belleville.

Georges le héla.

Mais sa voix se perdit dans le bruit du tonnerre dont les premiers roulements commençaient.

—Laissez, dit le médecin, j'en trouverai un en route.

A vous revoir, à demain! Surtout n'éveillez pas votre femme et ne laissez pas votre beau-frère entrer dans sa chambre avant que je ne l'aie revue.

—N'ayez pas peur. Ce sera fait.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent.

Le médecin s'éloigna rapidement, allant vers le boulevard, tandis que Georges Chaniers, après avoir soigneusement fermé la porte de la rue, se dirigeait vers son cabinet situé au rez-de-chaussée de l'usine.

L'averse maintenant faisait rage.

Le tonnerre avait de grands coups secs, très précipités, qui ébranlaient l'usine tout entière jusque dans ses fondements, tandis que les vitres s'entre-choquaient, frémissaient, tremblaient, comme si elles allaient voler en éclats.

A part les éclairs qui de loin en loin illuminaient le ciel, et allumaient de tous les côtés à la fois comme des lueurs d'incendie, il faisait une nuit noire, atroce, profonde, dans laquelle on ne voyait pas à deux pas.

Par terre, le sable qui contournait la corbeille commençait à ressembler à une bouillie molle où le pied s'enfonçait.

Seule dans l'obscurité opaque, la raie lumineuse qui passait entre les rideaux mal joints du cabinet scintillait très vive et très distincte.

Enfin, Georges atteignit le seuil de l'usine.

Il ouvrit la porte, il entra.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un coup de tonnerre plus violent que les autres ébranla la maison du faîte à la base, tandis que le ciel apparaissait zébré d'ardents serpents de feu.

Au même moment, un cri aigu, atroce, terrible, cri de suprême appel ou d'indicible souffrance, cri de bête ou d'homme qu'on égorge, traversa l'air, dominant tout, même les éclats de la foudre, même le bruit de la pluie tombant toute droite sur les ardoises de la toiture, même les hurlements du vent tourbillonnant et se déchaînant en une formidable tempête sur les hauteurs de Belleville.

Cinq minutes à peine s'écoulèrent encore, et la raie lumineuse des rideaux s'éteignit, puis bientôt après, la porte de l'usine se rouvrit, et une forme humaine apparut vaguement à la lueur des éclairs qui continuaient à jeter sur la terre leurs lumières éblouissantes, mais si rapides.

Cette forme était bizarre, on eût dit un homme de taille moyenne, qui portait sur ses épaules un fardeau sous le poids duquel il pliait.

Mais l'éclair avait passé, l'obscurité était redevenue opaque, profonde impénétrable.... On ne voyait plus rien, n'entendait plus rien.

La pluie tombait toujours, puis au bout d'un quart d'heure environ, l'orage s'apaisa, s'en alla, ses grondements se firent plus sourds, plus rares, comme les grognements d'un dogue qui n'aboie plus, mais qui ne veut pas se taire complètement.

Quand un autre éclair illumina les choses, l'usine était silencieuse, le petit hôtel dormait dans sa paix profonde, avec ses fenêtres closes, derrière lesquelles brillait faiblement la lueur douce des veilleuses d'opale; autour des constructions il ne paraissait y avoir ni rien, ni personne.

Si un spectateur étranger eût été là, il eût pu croire avoir rêvé devant l'apparition mystérieuse, ou bien avoir eu quelque hallucination causée par la terreur qu'amènent inconsciemment avec eux ces formidables détonations, ces ébranlements profonds de la nature et des éléments.

CHAPITRE VII.

OU EST-IL?

La morte repose toujours sur sa couche funèbre, mais elle est seule.

La pauvre petite orpheline est déposée dans ses langes, au bout du lit de sa mère. Elle dort, inconsciente de son malheur: premier sommeil, à côté du suprême repos!....

Eugène n'est pas là.

Peut-être n'a-t-il pu supporter la vue de ce cadavre?....

Peut-être dans cette petite chambre, au milieu de cette atmosphère lourde comme du plomb, s'est-il senti le besoin de respirer et sera-t-il descendu pour prendre l'air?....

Personne n'est plus à ses côtés maintenant pour scruter sa conduite, lui demander au retour des éclaircissements et des explications!

Enfin, la porte de la rue s'ouvre avec précaution, et un pas lourd ébranle l'escalier.

Bientôt, Gages apparaît au seuil de la chambre.

Il est aussi pâle que la morte, il chancelle......

A-t-il donc encore bu?....

Les cabarets à cette heure doivent être fermés.

Peut-être cependant, comme c'est jour de grande fête, y en a-t-il encore quelqu'un d'ouvert, et est-il allé boire pour se donner le courage d'accomplir l'acte qu'il va faire.

En effet, il se dirige tout droit vers le lit; mais là, il ne regarde pas le cadavre de sa femme.... au contraire, il détourne d'elle ses yeux à l'expression plus dure, plus fuyante que jamais.

On jurerait que la morte lui fait peur!....

Il prend la petite fille dans ses bras et la considère longtemps, farouche....

—Je ne veux pas rester en France, dit-il enfin; la solitude, les camarades.... les vieilles habitudes.... Ça irait mal!

Je vais partir pour l'Amérique après-demain.

Oui, je partirai à moins que....

Il regarde vers la porte, on dirait qu'il a entendu quelqu'un, il a peur!....

Au bout de quelques minutes, il se rassure, et continue s'adressant toujours à sa fille:

—Je ne peux pas t'emporter mon pauvre trésor qui me coûte déjà si cher!....

Il faut que je me sépare de toi!....

Mais je ne veux pas te confier à une nourrice, cela non jamais!....

Sans surveillance elle te maltraiterait, ne te soignerait pas.... Et quand je reviendrai pour te reprendre, je ne te trouverai plus!....

Non, je te veux riche, heureuse, aimée!

Viens, mon amour, viens!....

Il s'en va de nouveau.

Il emporte l'enfant....

Mais tout cela sans oser regarder la morte.

Il descend vers les jardins, enjambe le petit mur qui sépare le pavillon du parc de l'usine, et se dirige tout droit vers la maison des Chaniers.

Il marche un peu vite devant lui, sans une hésitation, sans une crainte.

D'abord, il connaît admirablement les êtres, puis la nuit est toujours profonde malgré l'orage qui ne gronde plus, et la pluie tombe encore.

A ses allures, on voit qu'il a son plan.

Il ouvre la porte du petit hôtel qui n'est point fermée à clef; il se déchausse, et ne fait pas plus de bruit qu'un chat.

Il écoute....

Le plus profond silence règne dans la petite maison.

En bas, dans sa veilleuse d'opale, un mince filet de gaz brûle et donne assez de lumière pour permettre de se diriger sans rien heurter.

Une dernière fois, il écoute.

—Tout le monde est éreinté, se dit-il; la nuit s'avance, chacun dort....

La petite fille doit être gardée par Suzanne, à son âge le sommeil est profond.... elle ne m'entendra pas!....

Comment Eugène sait-il que chez les Chaniers une petite fille également vient de faire son entrée au monde?....

Et comment ce projet a-t-il pu naître en lui de venir apporter sa petite orpheline à la place de cette enfant déjà si aimée, si choyée?

—Allons, se dit-il, encore, courage!... Si on s'éveille, je dirai que ma femme est morte, que je suis désespéré, que ma fille va mourir de faim, que je l'apporte pour qu'on la soigne au moins jusqu'au jour!....

Il rit silencieusement....

Une trouvaille, cette idée....

Si on le pince, il a son prétexte pour que sa présence ne soit pas jugée trop extraordinaire.

D'ailleurs Suzanne est toujours trop éprise pour ne pas admettre beaucoup de choses de lui!....

A cette pensée qui enlève à sa démarche une grande partie de son danger, Eugène reprend tout son aplomb, et sûr de lui, tout en continuant néanmoins à prendre des précautions infinies, il monte le petit escalier.

Il sait où couche Suzanne....

Il sait aussi que c'est elle qui doit élever l'enfant que Mme Chaniers nourrira.

Il y a donc toutes les chances possibles pour que le bébé soit dans la chambre de la jeune fille.

Enfin, il y arrive dans cette chambre. Une sueur froide l'inonde malgré son aplomb formidable.

Il met cinq minutes à écouter, à saisir le loquet, à le faire tourner sans bruit.

Un craquement se fait entendre dans le corridor, Eugène demeure immobile, la main sur le bouton de la porte, l'autre soutenant la fillette contre lui.

Que va-t-il se passer?

C'est peut-être la garde qui vient voir comment va l'enfant!

Malgré son prétexte, quel scandale, si on le trouve là....

Des explications, des mots...... du bruit.... et.... le reste!......

Ses yeux s'arrondissent.

Une effroyable peur l'étreint.

Mais non, il s'est trompé, le craquement ne continue pas, il n'y a personne.

Cette fois-ci, il entr'ouvre la porte, il passe un tout peu la tête.

Une veilleuse éclaire faiblement la pièce, mais toutefois l'ouvrier distingue le moindre détail.

Dans son berceau, l'enfant repose les rideaux relevés à cause de la chaleur qui est restée là même dans les appartements; sur le divan, tout à côté, Suzanne est étendue tout habillée.

Elle a cédé au sommeil, cet impérieux besoin de son âge, et elle dort profondément.

A pas de loup, le misérable s'approche.

D'une main, il soulève Georgette; de l'autre, il pose sa fille à lui à la place de la petite Chaniers.

A ce moment Suzanne ouvre les yeux. Un frisson la prend.

Il s'accroupit contre le berceau.

La jeune fille se dresse tout endormie, étend la main, touche le corps de l'enfant étendue dans son berceau, et instinctivement elle remue la fragile barcelonnette en murmurant:

—Folle que je suis!...... Je la vois même en rêve!....

Doucement, la fillette couchée dans le berceau vagit.

Suzanne berce plus fort.

Et peu à peu, elles se rendorment toutes les deux.

Eugène, affolé à terre derrière une grande chauffeuse placée par le docteur contre la barcelonnette, afin de consolider celle-ci, n'avait plus de vivant que les yeux.

Suzanne allait-elle s'éveiller tout à fait, le voir, le découvrir?....

Il savait bien ce qu'il allait lui dire, à elle surtout qui rêvait tout haut de lui.

Mais dans un tel moment une scène d'émotion et de larmes lui était extrêmement désagréable.

De plus si Suzanne le découvrait, sa fille, en supposant même qu'on l'adoptât dans la maison, serait traitée comme une orpheline, comme une étrangère!...

Non, ce n'était pas cela que le misérable voulait.

Il voulait l'adoption complète, les soins, la tendresse infinie, l'amour de toutes les minutes.

Enfin, Suzanne ne bougea plus.

Bientôt sa respiration égale et douce vint dire à Gages qu'elle dormait de nouveau.

En rampant, sans oser se relever, il quitta la chambre dont il laissa la porte ouverte, et doucement sans faire plus de bruit qu'un serpent glissant souple et muet sur le sol, il descendit l'escalier, traversa le vestibule, reprit ses souliers et s'enfuit dans le jardin, refaisant la route entreprise un quart d'heure auparavant, en portant de même dans ses bras un enfant enveloppé de ses langes.

La maison, plongée dans le plus profond silence, dormait toujours.

Au dehors, l'averse était calmée, la terre frémissait; un vent plus frais passait, annonçant la venue prochaine de l'aube.

En sursaut, tout à coup, Suzanne se réveilla.

Le jour naissait.

Un jour encore terne, qui ne luttait point contre la faible lueur de la veilleuse, mais qui plaquait cependant aux vitres les grandes fleurs des rideaux de mousseline.

—Cette fois-ci, se dit la jeune fille, je n'ai pas rêvé.

Il y a quelqu'un en bas.

En effet, la porte d'entrée venait de se refermer, et l'on entendait distinctement dans le vestibule des pas étouffés.

Elle sauta aussitôt de son divan, se disant:

—La porte était donc ouverte?....

Et très brave, elle alla sur le palier.

—Monsieur, dit-elle à voix basse, est-ce vous?

—Oui, répondit-on d'un accent peine distinct.

Mais Suzanne reconnut aussitôt celui qui lui répondait.

En même temps, la garde, Mme Nouvailles, qui avait veillé la nouvelle accouchée, entr'ouvrit la porte de la chambre d'Adèle avec des précautions infinies.

Suzanne était déjà descendue.

La garde, curieuse, et pas fâchée de se secouer un peu, en fit autant.

—Monsieur Pierre, disait Suzanne, quand Mme Nouvailles mettait son nez pointu à moitié escalier: vous ici!....

Et dans quel état, grands dieux!....

—Tais-toi, comment va ma sœur?

Pierre de Sauves, en effet, était trempé comme un canard, couvert de boue des pieds à la tête, avec le visage horriblement bouleversé, plus pâle qu'un mort.

—Madame va très bien.

—Sans fièvre?

—Sans fièvre.

—Qu'a-t-elle?

—Une belle petite fille.

—Et elle ne mourra pas?

—Qui, madame?

—Et oui, Adèle!.... Que me fait le reste, que me fait tout?

Il était dans un état de surexcitation extraordinaire, ses mains tremblaient; de sa gorge horriblement contractée, les sons pouvaient à peine sortir.

—Voilà un monsieur singulièrement émotionné, se dit Mme de Nouvailles, écoutant, espionnant toujours, sur son escalier.

—Calmez-vous, dit en même temps Suzanne. Madame va aussi bien que possible. Elle a souffert, mais ça été vite fait, et elle a été très heureuse. Le médecin a dit avant de s'en aller, qu'il était très, très content.

—Quel bien tu me fais!.... Depuis que j'ai reçu cette dépêche du Havre, je suis comme un fou!.... Je voyais sans cesse Adèle morte comme Berthe, ma pauvre femme!....

Je ne pouvais éloigner ce spectacle de mes yeux!....

Ah! Seigneur, soyez béni!.... mes craintes n'avaient pas de fondement.

Il tomba assis sur une chaise du vestibule, et ses nerfs contenus depuis la veille se faisant enfin jour, il éclata en sanglots.

—Monsieur Pierre! monsieur Pierre, répétait Suzanne, comment vous laissez-vous aller ainsi, vous si fort!....

Il pleurait toujours, ainsi qu'un enfant, répétant au milieu de ses larmes:

—Je l'aime tant!.... Ma pauvre petite sœur si bonne!....